

## Ce jour de novembre, au campement des oubliés

**Pour moi 2017, c'était ça.** À Angers, plusieurs caravanes dessinent toujours un petit campement de familles expulsées, rue du Maine. À l'abri des regards, mais pas du froid.

« Devant l'objectif, chacun se tient debout, serré contre son voisin. Le plus petit, Adrian, âgé de quatre mois, se love dans les bras de sa mère. « Elle a failli accoucher au campement », m'a raconté un membre du collectif de soutien.

Lorsque je déclenche la photo, en cette fin du mois de novembre, je me rends compte à quel point il est important pour ces familles roumaines et Roms que l'on parle de leur quotidien. Ici, dans ce terrain qui accueille pour un temps encore les préfabriqués associatifs de la rue du Maine.

À quelques encablures, les rues piétonnes du centre-ville d'Angers paraissent bien vides, déjà plombées par des températures qui dévissent sérieusement. Sur la zone d'activités Saint-Serge, qui deviendra le projet Cœur-de-Maine, le froid s'immisce partout.

Rien n'arrête ce vent du nord. Ni le chantier de la future patinoire, ni les auvents en toile fixés au-devant des caravanes de fortune.

### « Faire le point »

Il y a quelques heures, lorsqu'à la hâte, je parviens à décrocher un rendez-vous avec Djamel Blanchard, du collectif Pas sans nous, je ne m'imagine toujours rien. Je pense juste qu'il faudrait se pencher sur l'avenir de ces familles expulsées de squats l'été dernier. Faire le point.

Une chance, celui qui a pris en main le soutien logistique me donne rendez-vous sur place. Et derrière son discours militant se cache une profonde volonté de soutenir la cause des plus démunis. « **La violence, c'est eux qui la subissent** », assène d'emblée Djamel.

Si lui, et d'autres membres d'associations, ne s'étaient pas mobilisés à la suite des dernières expulsions, le campement et d'autres squats n'auraient pas vu le jour, me glisse-t-il.



En ce mois de novembre, 16 adultes et 21 enfants vivent depuis six mois dans des caravanes de fortune, ayant trouvé refuge au 22, rue du Maine.

« Ce serait des centaines de personnes sans logement à errer en ville. »

### La suspicion, constamment

Face à moi, Mustafa Bajrusi, est arrivé à Angers il y a onze ans. Ce gailard accompli enchaîne les emplois en usine ou dans les vignes.

Au campement, le Kosovar, qui n'a pas atteint les quarante ans, sert souvent d'interprète amateur. « Ici, ce sont des gens sur lesquels pèse la suspicion. Constamment. »

À écouter chaque parcours déchiré, je réalise la distance qui me sépare de ces familles. Les témoignages s'enchaînent et la vie au campement apparaît dans son entière complexité.

Difficile, bien sûr, certainement précaire, sans grand espoir, mais elle existe, là, à deux pas. Loin de l'idée reçue de « l'appel d'air », du refrain connu « de toute la misère du monde », ces parents et enfants forment une même famille.

À 63 ans, Nicolich me montre sa

caravane. À l'intérieur, il raconte. Sa fuite de Mitrovica, sur fond de nettoyage ethnique. Sa famille qui lui manque et qu'il ne reverra sans doute jamais. Son souhait pour 2018 : « **Je suis fatigué. Avec ma femme, on aimerait juste un petit appartement.** »

Dehors, les fondations de la patinoire verront le jour bientôt. Mais le soir tombe sur le campement, et je quitte les lieux, sans certitude. >>>

Benoît ROBERT.